



Fêtes d'espérance

Combien sont touchantes et fécondes en pensées d'espérance les fêtes qui commencent !

C'est d'abord la Toussaint, qui entrouvre au-dessus de nos têtes les portes du ciel et nous y montre cette foule innombrable, turbam magnam, de tous les siècles et de tous les pays, qui jouit de l'éternelle récompense.

Ce ne sont pas seulement les saints que l'Eglise a placés officiellement sur ses autels ni les catholiques illustres dont le nom est universellement honoré, mais dans cette glorieuse assemblée figurent tous ces pères, ces mères de famille, ces jeunes gens et jeunes filles qui ont obscurément rempli leur devoir, ces prêtres, ces religieux, ces religieuses qui ont travaillé à l'œuvre de Dieu sans que leur nom ait dépassé l'étroit horizon de leur champ d'action, en un mot cette multitude immense d'anonymes glorieux qui remplissent les éternels parvis.

Contemplation souverainement reconfortante pour les millions de fidèles qui, presque inconnus du monde où ils n'occupent qu'une place très modeste, humblement et généreusement tracent en ce monde, dans l'accomplissement fidèle de leur devoir quotidien, leur sillon de sainteté.

Saint François de Sales, dans un de ses discours, parle des anges qui, « des balustrades du ciel », nous regardent et nous encouragent. Cette délicieuse pensée nous revenait ces jours-ci en mémoire, tandis qu'une fois de plus nous admirions la céleste procession que Flandrin a si merveilleusement décrite sur la frise de Saint-Vincent de Paul. Et aujourd'hui il nous semble voir les millions de saints et de saintes qui, leur palme en main, du haut des balustrades du ciel, nous regardent aussi et nous invitent au courage.

Est-il plus encourageante pensée ?

Puis ce sera la fête des Morts. Un de ces soirs, nous errions longuement, en murmurant des prières, dans cette immense nécropole où « cimetière parisien de Bagneux », où dans cent huit subdivisions sont réparties cent mille tombes, dont l'énorme majorité se renouvelle tous les cinq ans.

C'est tout un peuple qui est là aussi — turbam magnam — étroitement serré dans ces rectangles pressés les uns contre les autres ainsi qu'on s'entasse dans les grandes assemblées populaires.

Tandis que mélancoliquement nous parcourions ces allées, ces monuments, ces milliers de modestes demeures des morts, les unes récentes, entretenues pieusement, les autres approchant de l'échéance quinquennale et déjà délaissées, il nous semblait de ce soi entendre s'élever comme une voix puissante. Ce n'était pas la plainte de ceux qui sont partis et de ceux qui demeurent, ce n'était pas ce cri de dédain pour toutes les vanités terrestres qui jaillit si éloquentement de l'au-delà, ce n'était pas l'appel à la prière pour obtenir une prochaine délivrance, et les rugissements de désespoir de ceux qui sont condamnés à l'enfer. C'était une autre voix, et un spectacle grandiose nous impressionnait de plus en plus vivement au fur et à mesure que nous pénétrions plus avant dans la cité des morts.

Sur presque tous les cercueils se dressait une croix. C'était comme un lugubre mais combien solennel Credo qui nous venait d'outre-tombe. Les quelques écussons laïques semés çà et là étaient comme une maigre protestation étouffée par la clameur chrétienne de ce peuple défunt.

Quelle belle, quelle touchante, quelle consolante vision !

Entraîné par la passion, arrêté par le scandale, engourdi par la négligence, le peuple de Paris peut trop souvent délaissier son devoir chrétien. Mais sa vraie pensée, sa croyance intime, son testament spirituel, le voilà !

Cette forêt de croix, c'est le Credo d'un peuple de morts. En l'écoutant, nous nous rappelions l'émouvante prière de l'Eglise lorsqu'elle appelle la miséricorde divine sur les trépassés, « parce qu'ils ont cru, parce qu'ils ont espéré, quia speravit et credidit ».

Nous demandions alors au Christ Jésus d'avoir pitié, malgré ses égarements, de ce peuple croyant.

Nous nous sentions rempli pour cette foule qui repose à l'ombre des crucifix d'une pitié profonde.

Nous nous promettons de demander à l'innombrable famille de la Croix de prier pour tous ceux qui ont voulu que la croix domine leur cercueil.

Et nous nous relacions, consolés à la pensée du plébiscite dont nous venions de voir le résultat. Oui, Paris est chrétien. En sortant de Bagneux, on n'en saurait douter.

FRANC.

ROME

De notre correspondant particulier le 31

Le nouveau secrétaire de la Sacré Congrégation des religieux

Le Pape a nommé au poste de secrétaire de la Congrégation des Religieux, vacant depuis la démission du Père Janssens, Mgr Donato Sbaratti, archevêque titulaire d'Éphèse, actuellement délégué apostolique au Canada.

L'âge de la Première Communion

Mgr l'évêque d'Angers, lui aussi, régné par une ordonnance détaillée, la Première Communion privée et la Communion solennelle.

ENSEIGNEMENT LIBRE

De la Semaine religieuse de Bourges :

Le jeudi 17 novembre prochain aura lieu à Bourges, à l'abbaye de St. Étienne, sous la présidence de Mgr l'évêque :

1^o L'Assemblée générale de l'Association de l'enseignement libre du département du Cher.

GAZETTE

Morts royales

En ces jours remplis de la pensée des morts, on annonce la prochaine exposition à Bagatelle, des portraits des souverains du dernier siècle.

Intéressante au point de vue historique et artistique, cette manifestation est pleine d'enseignements moraux et philosophiques.

Que de souvenirs ! Que de leçons pour les princes et pour les sujets ! Et avant tout celle du poète :

Et le garde qui veille aux barrières du Louvre N'en défend pas les rois.

Le gagneur

On raconte que Montluc, assiégé dans la ville de Sienna et rompu par la fièvre, retrouva toutes ses forces pour repousser l'assaut des Espagnols. M. Augagneur est « un type dans le genre » de Montluc. Dans un état de nous revint-il pas de Madagascar ? Navré, soupirant, gémissant, un homme fin. Huit mille francs de pension annuelle furent un baume trop faible pour guérir les blessures de ce brave. De son plein gré, il y ajouta les quinze mille francs d'un mandat législatif. La cure ne réussissait toujours pas, et le gagneur Traitant dans les couloirs une mourante vie.

C'est alors qu'on vit bien les « ressourcés » de cette grande âme. Quand il s'agit, samedi soir, de donner l'assaut au ministère, le gagneur, par un prodige d'énergie volontaire, rassemblant ses vagues épaisses, fut le premier à monter sur la brèche, tonnant de la voix, mençant du geste, portant le désordre chez l'ennemi et ralliant les vieilles phalanges combattues par son cri de guerre bien connu : « Qui perd gagne ! » Hélas ! le joli portefeuille de maroquin, valant 60 000 francs en bouillotte qui seuls pouvaient prolonger les jours de M. Augagneur, tout cela s'est envolé.

On annonce — sans que nous ayons pu vérifier cette fâcheuse nouvelle — qu'hier soir M. Augagneur a été repris d'un terrible accès de fièvre paludéenne. Son médecin le soigne au chlorure d'or.

Diogène à rebours

Un nommé Goulet, dit le portefaix, était parti il y a quelque temps de Paris, pour accomplir le tour du monde en roulant un fût. Ses moyens d'existence lui venaient de la vente de cartes postales, le renard qui appuyé sur ce tonneau adapté pour les longs voyages et contenant deux compartiments spéciaux réservés au vestiaire et à l'alimentation.

Les espérances de ce globe-trotter nouveau genre durent subir un rude coup, puisque Goulet abandonna, il y a près de quinze jours, sa maison roulotte contre le mur extérieur de la guérite d'octroi. Et il a disparu.

Jadis, le philosophe Diogène, le premier homme au tonneau, cherchait, avec sa lanterne, un homme en plein midi ; aujourd'hui, dans le Midi, les hommes de la police cherchent Diogène... Goulet.

L'aimable charité

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Et tel qui expulse les autres pour s'installer dans leurs meubles peut bien à son tour subir un sort semblable. Et ce serait justice !

On se souvient que, lorsque Mgr Richard, archevêque de Paris, fut expulsé de son palais de la rue de Grenelle, M. Cochlin

lui donna l'hospitalité. Pendant ce temps, M. Viviani, au nom de ses bons principes socialistes, se transportait à l'archevêché et s'y logeait sans scrupule aucun, s'y trouvant bien.

Or, hier, en pénétrant au Palais-Bourbon, le député du VIII^e arrondissement rencontra Briand et Viviani en conférence près de la porte d'entrée. M. Denys Cochin est un bon catholique, ce qui n'exclut pas un peu de malice. Souriant, il s'adressa au ministre du Travail, dont on annonce la prochaine démission :

Monsieur le ministre, lui dit-il, s'il advenait que l'on vous expulse à votre tour, vous trouveriez chez moi la porte ouverte ! Hum ! Triste retour des choses d'ici-bas. Mais Viviani, voyez-vous, aura pris ses mesures, et je gage qu'il n'en sera pas encore réduit à coucher sous les ponts, comme beaucoup d'amis de la sociale !

Un mot de Meilhac

Combien de femmes élégantes, de nos jours, consentent à s'occuper des détails de la cuisine ? Ah ! elles ont joliment pris leur revanche nos « ménagères », depuis le temps du bonhomme Chrysale et la gastrite générale, dont nous sommes menacés, grâce au « mouvement féministe ».

Le triomphe de l'ordre

Hier, le droit de la France à la vie a été proclamé ; l'ordre a triomphé. — Et M. Briand ? me dira-t-on. — La personne de M. Briand importe peu dans l'espèce. Il s'agit d'un intérêt plus haut : de l'intérêt de la France, de l'intérêt de l'ordre et de la liberté. Que M. Cruppi s'occupe d'une question de personne ; qu'elle prime pour lui l'intérêt de l'ordre social ; qu'elle fasse piétiner toute dignité à cet ancien magistrat à la Cour de cassation ; qu'elle lui suggère des indignations feintes et des travestissements de pensée mensongers ; qu'elle le porte à la présidence d'un groupe révolutionnaire anarchiste et saboteur, encore tout chaud d'une dernière assommade sous laquelle il s'était acharné à étouffer l'une de nos plus précieuses libertés : celle de la parole ; que M. Cruppi fasse cela, c'est bien digne d'un président du parti radical et radical-socialiste ! Cela ne serait pas digne de nous.

Pour nous, portant nos regards plus haut, le sabotage est un crime abominable, l'antipatriotisme en est un monstrueux ; nulle loi n'est trop rigoureuse pour les prévenir et les réprimer ; le citoyen a droit à la sécurité, la patrie à la vie ; les employés et ouvriers des chemins de fer, soucieux du salaire qu'ils doivent à leurs familles, et concis de leurs devoirs envers la société, ont droit à la protection.

Et c'est pourquoi, à l'issue d'une semaine où la révolution a envahi le Parlement, glorifiant le sabotage et l'antimilitarisme, terrorisant la majorité, conquérant les timides, les lâches et les ambitieux impatients, nous ne pouvons que nous réjouir d'un ordre du jour qui « flétrit le sabotage et l'antipatriotisme », qui « approuve tous les actes » de répression et d'enrayement de ces crimes ; qui demande des mesures « propres à sauvegarder les intérêts légitimes des

employés et ouvriers de chemins de fer les libertés de la République et les intérêts vitaux du pays ».

La natalité en France pendant le premier semestre 1910

Le Journal Officiel publie le mouvement de la population pendant le premier semestre de la présente année.

Les naissances ont dépassé celles de la période correspondante de l'année dernière 399 668, contre 398 710 en 1909.

Les décès ont diminué dans une plus forte proportion : 378 480 contre 426 913 en 1909.

L'excédent des naissances sur les décès a donc été de 21 189.

Le nombre des mariages est à peu près identique à celui du premier semestre 1909 : 156 761 contre 156 258.

La natalité, on le voit, continue à être très faible en France.

LUNDI 31 OCTOBRE 1910

La journée

Les ministres se réuniront en Conseil mercredi prochain. Il y sera certainement question du remaniement ministériel.

Dimanche à Versailles s'est tenue, sous la présidence de Mgr Gibior, une magnifique « Journée » des œuvres d'hommes du diocèse.

Différentes cérémonies patriotiques ont eu lieu dans la journée de dimanche : à Paris, Toulouse, Boscerville (Meurthe-et-Moselle), Dijon et Niort.

On parle d'un accord possible entre les catholiques espagnols et le gouvernement.

De graves émeutes ont eu encore lieu à Berlin.

Les dictateurs portugais ont fait arrêter l'ex-dictateur Franco.

L'île bleue

par G. Thierry

Dans le numéro portant la date du mardi 8 novembre commencera la publication de ce nouveau feuilleton.

« L'île bleue » aura, nous n'en doutons pas, un très gros succès.

Rarement un romanier a foué du pathétique avec autant de maîtrise.

La fin de l'ouvrage surtout est d'un dramatique très impressionnant. Le nihiliste Rova élève dans l'esprit anarchiste l'enfant veuf de son rival, le comte Koolof, pour l'amener à attenter à la vie de son propre père.

L'auteur d'« Eugénie », de l'« Héritage des Clairières », du « Capitaine Rez », parus dans nos colonnes, a écrit son ouvrage d'une plume souvent vigoureuse. Et il faut l'en féliciter.

Mais il faut le féliciter surtout d'avoir fait œuvre chrétienne en même temps que littéraire.

FEUILLETON DU MARDI 1^{er} NOVEMBRE 1910

La tombe fleurie

Conte du Jour des Morts

Quand, sur la dernière vibration joyeuse des cloches de Toussaint, parmi l'ombre qui monte et le mystère de la nuit qui commence, s'éleva la première plainte de la sonnerie des morts, subitement dans mon esprit recueilli par le souvenir.

« Marie-Anne Le Gallec ! Je n'ai qu'à fermer les paupières pour la revoir comme de songe avec sa figure fine et si saine et si douce entre la guimpe, propre et les bandeaux liés, ses yeux d'enfant, à tête un peu penchée sous les ailes treublantes de la coiffe et ses épaules rétrécies sous le vieux châle noir, insigne du deuil éternel qu'elle portait dans le cœur... »

Dans le pays, on la disait simple d'esprit ; elle gardait seulement à ses morts et à ses souvenirs plus de fidélité qu'on ne fait de coutume, rêve triste, et pourtant seul rêve de sa vie.

Elle était arrivée au village au soir tombant d'un jour d'été, traînant sur la route comme elle pouvait ses pauvres vieilles jambes, que la fatigue et l'âge avaient usées moins que la peine et la misère.

A la première maison, qui est celle du père Cavillou, elle s'était arrêtée. Et relevant au bruit de deux floaux, qui dans la grange ouverte battaient le blé nouveau, son visage s'éleva par le voyage et la douleur encore tourmentée, elle s'était informée du nom de ce pays.

Jean Médol, le valet, de la voir l'œil tout ouvert d'embus et si lasse qu'elle semblait tituber, la crut saoule, et, cœur léger, se mit à rire. Ah ! la jeunesse !... Mais le vieux Cavillou, qui était, lui,

plein de jours, avait bien deviné que c'était sur la route, comme tant d'autres fois, le malheur qui passait.

Et du ton dont on parle à la peine : — Saint-Martial-aux-Chastangs, fit-il, ma brave femme !

Marie-Anne, le cœur touché, dit merci de la tête, puis regarda la route tristo et droite et puis s'adressa qui montait entre les maisons basses. Les floaux s'étaient remis sur l'aire de la grange à battre la bourrée. Le rucher faisait au bout du clos son long bourdonnement du soir, quand les mouches à miel, rentrant chargées de sucs des champs de sarrazin, devant l'ombre qui gagne, veulent toutes rentrer. La tête de Marie-Anne, de fatigue et de faim, lui bourdonnait aussi.

— Y aurait-il par hasard un bout de maison à louer par ici ?

La question fait cesser de nouveau la danse des floaux. Qu'est-ce donc cette vieille qui cherche à se fixer ?

Jean Médol la regarde, étonné par la coiffe étrange qui fait ressembler cette errante à quelque bonne Secur. Cavillou, la main passée sous le bonnet de coton bleu, se gratte la tête, pisse le front comme qui réfléchit.

— D'où donc vous êtes ? fait-il enfin.

— Des côtes de Bretagne.

— Vous êtes seule ?

— Toute seule !

Les deux mots tombent comme deux notes de douleur, douleur profonde et résignée.

— Ce serait pour longtemps ?

— Pour toujours ; c'est-à-dire aussi longtemps que Dieu voudrait.

Cavillou enjambe un tas de paille fraîche et rejoint Marie-Anne.

est accroché au milieu d'un jardin envahi d'herbes folles.

— Ça vous trait ? demanda Cavillou, en tirant le loquet et poussant du genou, pour l'ouvrir, la porte qui gémit.

La fraîcheur du logis met une haleine dans le soir, et le voile bleuâtre des yeux de Marie-Anne a l'air de se plisser dans un sourire frêle, tandis que, à son tour, elle s'informe avant de répondre à la question de Cavillou :

— Est-ce que la terre du jardin est bonne pour les fleurs ?

Le hortic, étonné, la regarde. « Si la terre du jardin est bonne pour les fleurs ? Est-ce qu'elle est folle, par hasard ? »

Après tout, que risque-t-il à lui louer ? — Un vrai terreau, dit-il, pensez ! avec ces herbes qui meurent tous les ans et tous les ans repoussent.

— Alors je loue, dit Marie-Anne.

— Sept écus l'an.

— Sept écus, soit !

D'un claquement de mains, le contrat fut signé.

Dedans, sous les chaumes qui avaient épiété tout le jour, les grillons du soir chantaient si éperduement, qu'ils semblaient exhiler leur vie avec leur chant.

— Seulement, fit l'homme, vous n'avez pas de mobilier ?

— J'en aurai, dit la femme, quand j'en aurai gagné.

Et, de dessous son châle, elle sortit sa quenouille.

C'était tout son avoir, tout ce qu'en quittant sa Bretagne elle avait emporté, ce bâton d'épine jaune et luisant d'usage et de vieillesse, mais solide et léger. Tout le long du chemin, comme d'une baguette de fée elle avait vécu de cette humble quenouille.

Et c'est encore sur elle quelle comptait pour vivre à l'étranger ; car on pouvait l'en, était-il vrai, trouver dans le pays du travail de filence ?

Et le soir même un mince filet de fumée monta du toit en ruines...

Août, septembre, octobre passèrent. De porte en porte, Marie-Anne allait bien soulagée, dans un tas de beson, fessant ouvert à tous et surtout aux plus pauvres.

Elle faisait dire des messes pour des morts qu'elle ne nommait pas. Elle vivait toujours silencieuse, absorbée dans une sorte de vie intérieure et de contemplation qui ne la lassait pas.

Personne ne pouvait se vanter d'avoir ses amitiés, encore que sa pauvre bourse et son cœur, dans un tas de beson, fussent ouverts à tous et surtout aux plus pauvres.

Elle faisait dire des messes pour des morts qu'elle ne nommait pas. Elle vivait toujours silencieuse, absorbée dans une sorte de vie intérieure et de contemplation qui ne la lassait pas.

Personne ne pouvait se vanter d'avoir ses amitiés, encore que sa pauvre bourse et son cœur, dans un tas de beson, fussent ouverts à tous et surtout aux plus pauvres.

Elle faisait dire des messes pour des morts qu'elle ne nommait pas. Elle vivait toujours silencieuse, absorbée dans une sorte de vie intérieure et de contemplation qui ne la lassait pas.

Personne ne pouvait se vanter d'avoir ses amitiés, encore que sa pauvre bourse et son cœur, dans un tas de beson, fussent ouverts à tous et surtout aux plus pauvres.

Elle faisait dire des messes pour des morts qu'elle ne nommait pas. Elle vivait toujours silencieuse, absorbée dans une sorte de vie intérieure et de contemplation qui ne la lassait pas.

Personne ne pouvait se vanter d'avoir ses amitiés, encore que sa pauvre bourse et son cœur, dans un tas de beson, fussent ouverts à tous et surtout aux plus pauvres.

Elle faisait dire des messes pour des morts qu'elle ne nommait pas. Elle vivait toujours silencieuse, absorbée dans une sorte de vie intérieure et de contemplation qui ne la lassait pas.

Personne ne pouvait se vanter d'avoir ses amitiés, encore que sa pauvre bourse et son cœur, dans un tas de beson, fussent ouverts à tous et surtout aux plus pauvres.

Elle faisait dire des messes pour des morts qu'elle ne nommait pas. Elle vivait toujours silencieuse, absorbée dans une sorte de vie intérieure et de contemplation qui ne la lassait pas.

Personne ne pouvait se vanter d'avoir ses amitiés, encore que sa pauvre bourse et son cœur, dans un tas de beson, fussent ouverts à tous et surtout aux plus pauvres.

Elle faisait dire des messes pour des morts qu'elle ne nommait pas. Elle vivait toujours silencieuse, absorbée dans une sorte de vie intérieure et de contemplation qui ne la lassait pas.

Personne ne pouvait se vanter d'avoir ses amitiés, encore que sa pauvre bourse et son cœur, dans un tas de beson, fussent ouverts à tous et surtout aux plus pauvres.

petites fleurs comme des camomilles, mais qui les porte par bouquets et est aussi chargée que les rosiers de mal. Partout de gros dafilas de velours jaune, ou rose, ou grenat tuyaillé, et partout des asters d'un bleu voile de cendre autour de leur cœur d'or.

Et les plus délaissées des tombes, celles sur lesquelles jamais peut-être personne n'est venu se pencher depuis qu'elles sont creusées, les anonymes qui ne portent aucune croix, ni aucun nom, autour desquelles on ne sent plus du tout le peu de vie qui met le souvenir, sont aujourd'hui les mieux fleuries.

« Qui est cause de ce miracle ? Qui donc s'est fait le jardinier des morts ?... »

Les uns soupçonnaient la benoîte, d'autres le fossoyeur, le sacristain ; d'autres encore telle ou telle « metteuse » du bourg. Mais la Martins et la Mitiale, deux faiseuses de mantes et de caracos de Saint-Martial-aux-Chastangs, qui ont vu bien des fois Marie-Anne passer sous leur fenêtre en portant des fleurs et se hâtant sur la route du cimetière, Martins et Mitiale le comprennent maintenant, et vont de groupe en groupe, disant :

— C'est Marie-Anne Le Gallec !

Et toute la journée, après la procession du cimetière, c'est une procession de femmes chez Marie-Anne Le Gallec.

La vieille fleurie a laissé ce jour-là sa quenouille ; assise devant sa porte, devant son jardin dépollué, le souvenir dans l'âme et le rosier au doigt, elle accueille du même visage grave, empreint de mélancolie et de paix, tous les remerciements que les vivants lui apportent au nom des morts.

— Laissez ! laissez ! dit-elle doucement. Je n'ai fait pour moi plus en mer.

Personne ne sut jamais exactement la vérité, ni de quels péris en mer, père, fils, mari ou fiancé, il s'agissait. De ces tombes délaissées avait-elle donc fait, dans son rêve triste et sa pensée, les tombes qu'elle n'avait pas ?

Les jours passèrent, l'oubli vint, et la vie de Marie-Anne continua aussi mystérieuse et cachée et occupée des morts, avec les messes de l'église et les fleurs du cimetière.

Un jour, au petit matin, dans la pauvre maison, au milieu de ses fleurs, Marie-Anne mourut.

Ses voisines, en reconnaissance, coupèrent tous les volubilis, tous les soucis, toutes les pâquerettes du jardin et en enveloppèrent son cercueil. Mais les bouquets se fanèrent vite sur sa tombe et durèrent ce que le souvenir de la morte demoura dans le cœur des gens de Saint-Martial.

Seulement à la fête des morts qui suivit, savez-vous ce qu'il advint ?

L'abandon avait repris les pauvres tombes délaissées ; Marie-Anne n'était plus là pour les visiter, relever leurs croix tombées, gratter leur terre et les fleurir.

Mais sur celle de la vieille fleurie bretonne, en toutes pressées, des chrysanthèmes, des dahlias, des asters mélangés leurs ors, leurs pourpres, leurs grenats, leurs bleus de France et leurs violets d'évaque... Et son humble carré de terre avait à la fois la douceur et l'éclat d'un bouquet en pleine floraison parmi des perbes d'herbes folles aux pointes jaunissantes.

Devant ce nouveau spectacle, chacun s'interrogeait :

— Qui donc a pu ?... Qui donc est venu sur la tombe de Marie-Anne Le Gallec planter ces fleurs d'automne ?

Mais cette fois Martins et Mitiale, dont la fenêtre donne comme autrefois sur la route du cimetière, et qui, comme autrefois, passent leur vie derrière leur croisée, n'ont rien vu.

Non ! personne sur la terre ne s'était souvenu.

Et nul dès lors ne put dire que ce fut la reconnaissance des morts — la seule qui fleurisse — et qui des — qui est prit cette forme : les pauvres fleurs abandonnées, que les prières et la pitié de la vieille fleurie avaient sauvées, et dont le souvenir avait été le compagnon de sa vie délaissée, avaient à leur tour ressuscité cette rousse.

... Et moi, je n'ai pour me souvenir d'elle qu'à cueillir les plantes des sonneries des morts, et les cloches répéter, noté à noté, les paroles de l'Apôtre, dont les dernières ardeurs de Marie-Anne furent la méditation vivante :

« Nous ne voulons pas, mes frères, que vous ignoriez ce qui regarde les morts, afin que vous ne vous abandonniez pas à la tristesse comme les autres hommes qui n'ont point l'espérance. »

JEAN NESMEY.